

LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN

Conférences de Charles-Edouard Leroux

celeroux@orange.fr

Cycle 2016

Second semestre

Première partie : Ecritures mémorielles

3. Les mises en fictions de la mémoire

C'est à la condition de prendre en compte ce que Roland Barthes a appelé *la responsabilité de la forme* que l'on parvient à cerner la fonction primordiale de la littérature, non plus servante et témoin de l'Histoire, mais lieu de manifestation la plus haute de ce qui fut. Réflexion sur l'écriture comme le *lieu de mémoire* par excellence, et sur l'importance des chefs d'œuvre.

« Car le mot, c'est le Verbe,
Et le Verbe, c'est Dieu... »
Victor Hugo
Les Contemplations (1855)

Je voudrais revenir à mon propos initial: renouer avec l'hypothèse du caractère irremplaçable de l'écriture *littéraire* en matière de mémoire. Même à prendre en compte la mémoire des peuples anciens, dits *sans écriture*, il y a bien longtemps que le mode de rétention et de transmission de nos récits individuels et collectifs passe par la médiation de l'écriture, constituée dans cinq ou six foyers de civilisation il a environ 5000 ans (à commencer par Sumer et l'Egypte), la constitution de l'alphabet représentant une révolution technique de portée considérable, ainsi que le montre Louis-Jean Calvet¹. Néanmoins, le *passage à l'écrit*, qui est une *mise en forme* primordiale, n'aurait pas suffi à constituer cet immense potentiel mémoriel de l'écriture sans la révolution technique et médiologique engendrée par *l'invention de l'imprimerie*. Avec en point d'orgue l'accès à la *lecture pour des masses d'individus*... C'est en tout cas dans la transition du texte écrit au livre imprimé, de l'activité du scribe et du copiste au travail de l'imprimeur et du diffuseur que résulte cette double métamorphose de l'esprit collectif et de ses capacités mémorielles que traduisent d'une part l'invention de la *bibliothèque*, *lieu de mémoire* primordial, de l'autre l'accès du livre à la *reproductibilité technique*, hier les caractères de plomb, aujourd'hui les techniques offset, et de manière accélérée l'avènement du *livre numérique*, qui constituent autant d'étapes dans la révolution de l'écriture.²

Avant ou en marge de ces révolutions de l'écriture, la mémoire obligeait à la mise en œuvre de procédés complexes susceptibles de fixer et de perpétuer une abondante littérature orale, procédés

¹ Louis-Jean Calvet : *Histoire de l'écriture* (1996). 296 p., Fayard/Pluriel, 2011.

² Michael Twyman : *L'imprimerie. Histoire et techniques*. 118 p., ENS, 2007.

qui ont bien sûr perduré au fil des siècles à l'usage de ceux qui ne savaient ni lire ni écrire, ce dont témoigne par exemple le travail de l'historienne britannique Frances Yates, qui présente ce qu'elle traduit par *l'art de la mémoire*³ comme un ensemble de procédés mnémotechniques inventés pour perfectionner sa mémoire (d'abord essentiellement de manière individuelle). Ces procédés relèvent d'une tradition occidentale attribuée au poète grec Simonide (Ve siècle av. J-C) puis codifiée par les Romains et développée au long du Moyen Age et de la Renaissance. Pour rendre compte de cet *ars memoriae*, Frances Yates se base sur une distinction entre *mémoire naturelle* et *mémoire artificielle*. *Ars memoriae* ou *memorativa* qui constitue un ensemble de petits *artifices* destinés à améliorer les performances de la mémoire *naturelle*. Sans entrer dans le détail, cette méthode consistait à se représenter mentalement un édifice quelconque, une maison par exemple, et à placer dans chacune des salles de cet édifice des images de ce dont on voulait se souvenir. Il s'agit bel et bien de *mnémotechniques*. C'est ainsi que, sans doute, se sont installés de manière durable dans les mémoires collectives un grand nombre de récits à partir de supports mnémotechniques dont ceux, par exemple, qui ont contribué à la diffusion et à l'expansion du christianisme, dont Pierre Perrier nous indique comment ils ont permis la mémorisation et la diffusion orales des *écrits évangéliques* aux origines du christianisme⁴.

S'il ne nous paraît pas (ou ne nous paraît plus) dans l'essence de la littérature d'être apprise par cœur, il n'en demeure pas moins que les grands textes littéraires ont été utilisés de la même manière pour l'édification des mémoires à l'aide de procédés mnémotechniques tout au long Moyen âge et jusque dans l'Instruction Publique des IIIe et IVe Républiques, au point qu'en 1908 un éditorialiste de *Ma revue Hebdomadaire illustrée* dénonçait, en des termes qui parlent encore peut-être à certains d'entre nous, la politique d'enseignement de ce qu'il dénonçait comme « l'école des perroquets » : « *Réciter, réciter tous les matins, tous les soirs, et du français, et du latin, et du grec, ce fut le tourment et le cauchemar de ma vie de collégien. Et bien d'autres que moi, assurément, s'en souviennent avec la même impression d'ennui et de rancune. Vingt vers, trente vers qu'il fallait débiter tout d'une haleine – peu importait qu'on les comprît ou non – sans faire plus de quatre ou cinq fautes, et le professeur, à chaque faute, tendait vers vous un doigt menaçant. Heureux les bègues, ils étaient, par faveur spéciale, préservés de cette angoisse et de ce supplice !* »⁵ En point d'orgue de cette critique, je me demande si ce n'est pas néanmoins par ce biais de « la Récitation » que fut popularisée une importante partie des grands écrivains français et de leurs textes, et ce pour la grandeur de la Nation, comme ce fut le cas, à la même époque, de nombre de pays européens. C'est ce qui a amené un certain Fabrice Nowak à soutenir en 2015, à l'Université de Paris-Sorbonne, une thèse de doctorat consacrée au sujet suivant: *Savoir par coeur. Enjeux de la mémorisation des textes*

³ Frances Yates (1899-1981): *L'art de la mémoire* (1966), Paris, Gallimard, 1987.

⁴ Pierre Perrier : *La transmission des Evangiles*. 309 p., Sarmen/ Editions du jubilé, 2006.

⁵ *Ma revue Hebdomadaire illustrée*, 26 avril 1908. A consulter sur <http://www.france-pittoresque.com/spip.php?article4218>

L'article commence par citer Henri d'Almèras : « Nous connaissons *l'Ecole des femmes, l'Ecole des maris* ; on vient de découvrir l'école des perroquets... ».

pour les études littéraires.⁶ Dans la mesure où mon propos est de réfléchir aux *misés en fictions de la mémoire*, je pouvais difficilement laisser de côté la question du « par cœur » dans les acquisitions mémorielles, question que Fabrice Nowak fait sienne en se demandant si, loin de constituer ce qu'il appelle « *une pratique pédagogique de nostalgiques et de réactionnaires* » [...] « *le par cœur ne pourrait pas, en fonction de la manière dont on le pratique, [contribuer à] revivifier les études littéraires* »...

Et si, précisément en matière d'écriture mémorielle, le XIXe siècle, fut tout entier voué à ce que Nietzsche a appelé avec ironie *l'esprit historique* dans la constitution non seulement des savoirs et des archives, mais également, ainsi que nous l'avons constaté lors de notre précédente séance, dans l'ordre des fictions (mémoires, théâtre, romans et feuilletons historiques), il y a maintenant presque deux siècles que cette écriture du passé va progressivement viser à une objectivité empruntée aux sciences physiques, dont le XXe siècle consacra l'élan avec *l'Ecole des Annales*, fondées dans les années 30 et précisément dites *d'histoire économique et sociale*, et la *Nouvelle Histoire*, qui apparaît dans les années 70 et se présente comme une histoire fondée sur des séries statistiques.

Il apparaît pourtant que la réflexion globale sur les *écritures mémorielles* obligent à revenir sur des formes de mémoires qui se maintiennent et se développent avec insistance dans les marges de l'écriture et du savoir historiques, des formes d'écritures qui concernent nos imaginaires, aujourd'hui comme naguère, et que je définis comme les *misés en fictions de la mémoire*.

Par mise en *fictions de la mémoire*, j'entends ce que j'ai appelé précédemment la *mémoire des œuvres* en référence au remarquable essai de Judith Schlanger mentionné lors de la première séance de ce cycle⁷. Je désigne ici ce qu'on appelait naguère les *œuvres de l'esprit*, qui concernent les mythes, les légendes, l'art, la littérature, la musique, et d'autres productions imaginaires dont j'aurai peut-être l'occasion de mesurer à l'avenir avec vous la teneur mémorielle. Je voudrais que nous réfléchissions à toutes ces fictions collectives, et en particulier aux fictions littéraires, qui ont pour fonction d'attribuer du sens au monde et à l'homme, de justifier les actions humaines et de rendre compte des mouvements de l'univers. Je citais naguère (en 2012, dans le cycle consacré aux *Contrats de mémoire*), Jacques Neefs, professeur de littérature française à l'Université John Hopkins, qui écrivait, dans un ouvrage collectif publié en 2001: « *Les œuvres, d'art, de pensée, d'écriture, passent ensemble dans la durée, elles s'appuient les unes aux autres ; elles se différencient, également, par leur appartenance aux temps qu'elles créent, au temps qu'elles portent en avant d'elles-mêmes. Leur vieillissement les fait revivre, dans la découverte et la réutilisation qui en sont faites par d'autres œuvres, dans l'espace des "reconnaisances" qui est la trame des créations.* »⁸. Il me semble que ces fictions constituent une mémoire, sinon intemporelle, du moins parallèle, qui appartient à cet autre temps, ou à cette autre dimension du temps qui relève de *l'Immémorial*, pour

⁶ *Savoir par cœur. Enjeux de la mémorisation des textes pour les études littéraires* <http://www.paris-sorbonne.fr/M-FABRICE-NOWAK-Savoir-par-coeur>

⁷ Judith Schlanger : *La mémoire des œuvres* (1992). Ed. Verdier, 188 p., 2008.

⁸ *Le Temps des œuvres. Mémoire et préfiguration*, sous la direction de Jacques Neefs, Presses universitaires de Vincennes, coll. " Culture et société ", 2001. <http://www.fabula.org/revue/cr/287.php>

reprendre le thème majeur de l'œuvre de Victor Segalen, sur laquelle je reviendrai dans quelques instants.⁹

Je voudrais insister sur ce que précisément ces *mises en fictions* constituent le fondement mémoriel de toute culture, selon un processus que Jan Assmann définit comme « *la structure connective qui a pour fonction de créer du lien spatial et temporel* »¹⁰. J'y insiste : « *créer du lien spatial et temporel* » ; là réside précisément le sens général de ces *mises en fictions*, quand l'œuvre devient le médium commun qui s'incarne dans des symboles, et qui constitue la culture.

J'appelle ainsi *mises en fiction* ce qui se constitue au cœur de la culture. Il s'agit essentiellement des mythes, des sagesses, et plus généralement des *chemins de vie*, que l'Orient désigne comme le Tao. La référence au Tao, si essentielle à la plus ancienne mémoire écrite de l'Extrême-Orient, me paraît intéressante pour signifier le sens le plus profond à accorder à la mémoire collective. Qu'il s'agisse du *Tao-Te-King* attribué à Lao-Tseu¹¹ (même si le Tao relève plus probablement de l'immémorial de la Chine), ou qu'il s'agisse encore du classique *Livre des Odes* ou *Livre des Poèmes*¹² dont nous devons la traduction française à un missionnaire jésuite qui fut aussi un grand sinologue, Séraphin Couvreur (mort en 1919)¹³, ce *Livre des poèmes* dont Marcel Granet¹⁴, grand sinologue, faisait naguère la matrice de la mémoire chinoise, nous avons affaire à des *poèmes* qui, comme c'est la fonction essentielle de la poésie, qu'il s'agisse de Confucius ou d'Homère, de la Bible ou des Poèmes de Ronsard, de Hugo ou de Mallarmé, de Rilke, de René Char, d'Henri Michaux ou d'Yves Bonnefoy, constituent les bases de l'ordonnement du monde dans lequel les hommes inscrivent et organisent les sociétés. Ce sont en somme autant de formes de traditions qui répondent à la question : « *Qui sommes-nous ?* ». Les formes littéraires nous conduisent à ce que Pierre Nora appelle, dans l'ouvrage que j'ai souvent cité, la « *communauté de mémoire* »¹⁵.

Je reviens à Jan Assmann qui distingue deux modalités de cette culture du souvenir : le *souvenir fondateur*, qui se rapporte à des origines, et le *souvenir biographique*, « *qui, écrit l'auteur, se rapporte à des expériences propres et à leurs cadres, le recent past* ». Et précisément, c'est du côté du *souvenir fondateur* que nous pouvons trouver cette mémoire des œuvres, dans les mises en fictions que constituent non seulement les mythes, mais aussi les rituels, les danses, les vêtements, les parures, les tatouages, autant d'œuvres ou *mises en fictions* qui perpétuent la longue mémoire collective, et en particulier la mémoire des morts, dont Jan Assmann écrit qu'elle constitue « *origine et*

⁹ Victor Segalen (1878-1919) : *Les Immémoriaux* (1907). Livre de Poche/Classiques, 319 p.

¹⁰ Jan Assmann : *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les sociétés anciennes* (2002). Trad. française, Aubier, 2010.

¹¹ Lao-Tseu (VI-Ve siècles av. J-C) : *Tao-Te-King*. Préface de François Cheng. 105 p. Desclées de Brouwer, 2010.

¹² *Le livre des Poèmes* (VIIIe-Ve siècles), trad. Dominique Hoizet. Ed. La différence, 1997.

¹³ Confucius (VIe-Ve siècles av. J-C) & Meng Tseu (IVe siècle av. J-C) : *Les Quatre livres*. Commentaire en chinois par Tchou Hi. Préface, vocabulaire, traduction en français et en latin par Séraphin Couvreur (1835-1919). Club des Libraires de France, 1956.

¹⁴ Marcel Granet (1884-1940) : *La pensée chinoise* (1934). Rééd. Albin Michel, 582 p., 2001.

¹⁵ Pierre Nora (né en 1931) : *Les lieux de mémoire*. 3 tomes (1984-1992). Gallimard/Bibliothèque illustrée des histoires.

cœur de la culture du souvenir », paradigme exemplaire, en somme, d'une mémoire qui *instaure la communauté*.

Ces fictions littéraires résument en somme un ensemble de pratiques qui portent les individus à s'identifier corps et âme à d'autres individus qu'ils ne connaissent pas et ne connaîtront sans doute jamais, et avec lesquels, cependant, ils sont censés communier dans ce j'ai naguère appelé *le sentiment collectif du passé*.

Ce sont ces mises en fiction qui conduisent par exemple Benedict Anderson à montrer que l'adhésion à l'idée de souveraineté nationale n'a rien de naturel. Dans l'étude qu'il a consacrée à *L'imaginaire national*, l'historien anglo-saxon analyse l'émergence progressive de ces singulières "*communautés imaginées*" que constituent aujourd'hui les nations, que les sociétés traditionnelles auraient été bien incapables de concevoir, quelle que fût par ailleurs la force de leurs attachements ethniques ou territoriaux, et qui résultent d'un travail de mémoire auquel participent le développement du capitalisme et l'invention de l'imprimerie¹⁶.

La place que j'accorde ici aux *fictions mémorielles* dans la constitution, le maintien et les métamorphoses de nos identités ne doit pas pour autant se résumer au culte délibéré du souvenir. Maurice Halbwachs, dans son ouvrage de 1925 qui est à l'origine de toutes les réflexions que j'ai pu vous proposer sur *la question mémorielle*, insiste avec raison sur la distinction entre mémoire et tradition¹⁷. La mémoire proprement dite désigne le souvenir vivant, la mémoire vécue, alors que la tradition constitue plutôt la manière dont une société travaille à stabiliser, à un moment donné, précisément dans les *écritures fictionnelles* l'emprunte d'un passé qui tend à s'effacer. Il en va ainsi, par exemple, de l'histoire du christianisme dont j'ai mentionné il y a un instant le mode de transmission initial par le relais des récits appris par cœur : quelle différence, déjà, entre les origines où le drame évangélique est encore ressenti comme quasi mémoire, et l'Eglise des IIIe-IVe siècles qui fixe sa tradition dans une foule de récits et détermine sa doctrine ! Danièle Hervieu-Léger, dans son essai consacré à *La tradition pour mémoire*, nous montre à quel point le déchiffrement de notre présent demeure tributaire de ces récits, de ces fictions mémorielles, de ces traditions grâce auxquelles nous sommes encore en mesure d'apprécier une musique de Bach ou de Messiaen, et capables de discuter de bioéthique ou débattre du judaïsme et de l'islam¹⁸. Si nous pouvons apprécier un tant soit peu le Mont-Saint-Michel ou les monuments romains, si cela nous « parle », en somme, c'est en raison, notamment, d'une certaine mémoire du christianisme dans la mesure, bien entendu, où notre présent, quelle que soit sa nouveauté radicale et son originalité, demeure tributaire de la religion en tant qu'elle fut, pendant des millénaires l'élément créateur des traditions dont participent nos identités présentes.

¹⁶ Benedict Anderson (né en 1936) : *L'imaginaire national*. Réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme. 212 p. La Découverte, 2006.

¹⁷ Maurice Halbwachs (1877-1945) : *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925). 374 p., Albin Michel.

¹⁸ Danièle Hervieu-Léger : *La Religion pour mémoire*. 273 p. Ed. du Cerf, 1993.

Et ce n'est pas par hasard que je mets en parallèle, de manière un peu insistante, l'imprégnation de notre civilisation par le corpus des écrits chrétiens et le caractère primordial de la littérature dans notre présent mémoriel. Permettez-moi de revenir à Paul Bénichou, dont j'ai signalé toute l'importance de ses travaux lors de notre précédente séance. Paul Bénichou a remarquablement montré en quoi précisément la littérature s'est constituée comme *souvenir commun* en devenant une haute valeur culturelle depuis le milieu du XIXe siècle, entre 1830 et 1850. Dans *Le sacre de l'écrivain*, il écrit : « *Je me suis attaché à ce qui, dans cette incessante création de valeurs nouvelles, visait à investir la littérature d'une fonction sociale éminente.* »¹⁹. Sa formulation est intéressante, parce qu'en effet, elle suggère que sans la littérature, sans ses mises en fictions, nous serions incapables de créer des valeurs nouvelles, autrement dit, nous serions incapable d'orientations et de projets nouveaux. Incontestablement, la littérature, en particulier au cours du XIXe siècle, est devenue un lieu privilégié de notre mémoire collective. Il a fallu l'émancipation de la littérature par rapport à l'autorité de la religion, émancipation liée elle-même au phénomène plus globale de « *désenchantement du monde* », selon la formule de Max Weber ; mais il s'agit en somme de ce que Paul Bénichou appelle « *la dignification de la littérature* », qui promeut les écrivains au rang de héros et de saints du XIXe siècle. Jean-Paul Sartre²⁰, dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, situait le tournant autour de la Révolution de 1848, après une transformation du statut de l'écrivain qui remonte à 1789. Pierre Bourdieu²¹, un peu plus tard, évoque l'« autonomie » croissante de la littérature à partir de 1850. Mais, quelle qu'en soit la date précise, tous deux insistent sur ce que les notions de *littérature* et d'*écrivain* prirent, entre 1750 et 1850, les sens qui nous sont familiers et comme naturels depuis lors.

Nous pouvons nous demander, au cas où nos notions modernes de *littérature* et d'*écrivain* disparaîtraient, ce qu'il adviendrait de notre capacité à nous orienter et à élaborer, pour demain, des projets collectifs nouveaux ?

Je parle ici, au Mémorial de Caen, en un lieu de mémoire dont l'ancrage historique tient à la proximité de lieux qui furent réellement et qui symbolisent pour longtemps les tragédies de la Seconde guerre mondiale. Mais à deux pas d'ici, sur le site de l'Abbaye d'Ardenne, il est un autre lieu de mémoire de grande importance, qui abrite une partie de la mémoire de la littérature du XXe siècle, je veux parler de l'IMEC, *Institut des Mémoires de l'Édition contemporaine*. L'IMEC ne saurait rivaliser en fréquentation et en notoriété avec la vague immense des musées et des mémoriaux dont Jean-Yves Boursier et une équipe de spécialistes des politiques mémorielles présentent la diversité et les enjeux²². Il n'empêche que le maintien de la littérature et de ses mises en fiction mémorielles constitue un enjeu politique et social d'importance vitale, parallèlement au devoir de mémoire *historique*.

¹⁹ Paul Bénichou (1908-2001) : *Le sacre de l'écrivain. 1750-1830* (1996). *Le temps des Prophètes*. Gallimard. Réédition Quarto sous le titre commun : *Les romantismes français*.

²⁰ Jean-Paul Sartre (1905-1980) : *Qu'est-ce que la littérature ?* (1947). 307 p., Folio essais.

²¹ Pierre Bourdieu (1930-2002) : *Questions de sociologie* (2002). 277 p., Editions de Minuit.

²² Jean-Yves Boursier : *Musées de guerre et mémoriaux*. 310 p., Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2013. Disponible en ligne <http://books.openedition.org/editionsmsh/936>

Si les écrivains qui sont, à leur façon, j'ai tenté de le suggérer, des « mythologues », des inventeurs de mythes, donc de mémoire longue, une question se pose : quel avenir (ou quel devenir) est réservé à une société qui perd ses fictions mémorielles, une société dont s'efface la mémoire littéraire ? N'est-ce pas cela, une société décadente, une société qui décline, autrement dit une société qui devient incapable d'affronter l'avenir en constituant de nouveaux projets ?

Autre aspect de la question des *fictions mémorielles*, celle de la quête de l'Immémorial constitutif des œuvres : quel avenir est réservé à une société (à une civilisation) qui rompt (ou qui a rompu) avec, cette fois, sa mémoire originelle, sa mémoire fondatrice, celle qui s'inscrit et se transmet dans les grandes traditions orales puis écrites que constituent les *mises en fictions*?

Pensez aux premiers mots de l'*Odyssée*, prononcés huit siècles avant l'ère chrétienne :

« Muse, raconte-moi l'homme aux mille tours, qui erra très
longtemps sur la mer, lorsqu'il eut détruit la citadelle sacrée de Troie. »²³

En écho à la fiction homérique, voici les vers du poète grec Constantin Cavafis, écrit en 1911, vingt-sept siècles après le récit d'Homère :

« Garde sans cesse Ithaque présente à ton esprit. Ton but final est d'y parvenir, mais n'écourte pas ton voyage : mieux vaut qu'il dure de longues années, et que tu abordes enfin dans ton île aux jours de ta vieillesse, riche de tout ce que tu as gagné en chemin, sans attendre qu'Ithaque t'enrichisse.

*Ithaque t'a donné le beau voyage : sans elle, tu ne te serais pas mis en route. Elle n'a plus rien d'autre à te donner. Même si tu la trouves pauvre, Ithaque ne t'a pas trompé. Sage comme tu l'es devenu à la suite de tant d'expériences, tu as enfin compris ce que signifient les Ithaques. »*²⁴

Et souvenez-vous au passage du premier vers de *La légende des siècles* :

« J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut »²⁵

Si l'écriture littéraire ne constitue pas une dimension primordiale de la mémoire collective, comment expliquer l'importance d'un texte de Rimbaud comme *Une saison en Enfer* ? En pleine révolution industrielle, en pleine colonisation, en pleine expansion économique, en plein épanouissement des administrations étatiques, et comme en réponse aux doctrines florissantes du progrès technoscientifique et social, voici le cri de la révolte, l'exemple même du surgissement de l'immémorial qui résonne de manière si étrange à l'oreille des esprits tellement nourris d'historicisme et de rationalisme scientifique qu'ils en oublient leur héritage ancien :

²³ Homère : *L'Odyssée* (-VIIIe siècle). 511 p. Folio Classique.

²⁴ Constantin Cavafis (1896-1963) : *Ithaque*. Traduction de Marguerite Yourcenar : *Présentation critique de Constantin Cavafis*. 296 p. Gallimard, 1958.

²⁵ Victor Hugo (1802-1885) : *La légende des siècles* (1859-1883). Le Livre de Poche/Les Classiques.

« J'attends Dieu avec gourmandise. Je suis de race inférieure de toute éternité. Me voici sur la plage armoricaine. Que les villes s'allument dans le noir ; Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant, - comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux. Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé »²⁶.

Ce texte de Rimbaud n'a été diffusé que tardivement, longtemps après la mort de son auteur, en 1891. Il me semble important parce qu'il constitue un réquisitoire – on dit contre la société ou civilisation occidentale ; c'est vrai, mais plus précisément contre une société qui a voulu ou cru en finir avec la fiction poétique, qui s'est séparée de la plus haute mémoire, celle des origines.

Je crois que je n'ai pas encore osé prononcer le mot, mais ce qui s'affirme au plus profond de l'écriture littéraire, c'est le lien de la mémoire au sacré. Et telle est bien ce qui fait la teneur du texte de Rimbaud. Dans un livre récent, Gérard Blucher²⁷ réalise une sorte d'enquête sur la rencontre des notions de *sacré* et de *parlé*, enquête qui débouche, par-delà même les grandes religions monothéistes, sur ce qu'il appelle « *l'autre commencement* », dont notre auteur nous dit qu'il s'agit de « *l'expérience fulgurante du surgissement de l'immémorial* ». L'Immémorial est donc bien, sinon à la racine de toute mémoire collective, du moins à l'origine de la fiction littéraire, en-deçà de tout ce dont une société peut (ou doit) se souvenir, une mémoire inhérente à toute mémoire, et par là à tout langage, cette sorte de silence appréhendé par des philosophes ou des poètes comme Rimbaud ou Hölderlin, fascinés par les limites du langage. Le lien entre poésie et mythe, entre magie verbale et récit fondateur est magistralement illustré par un écrivain, et par un recueil qui fait date, à savoir *Les Immémoriaux* de Victor Segalen. Segalen illustre exactement, à propos de la dissolution et de la mort de la culture maorie, cette tragédie de la rupture de mémoire, et plus précisément la rupture avec la mémoire des origines, sous l'influence de la culture européenne, en particulier des pratiques intolérantes des missionnaires anglais protestants. Segalen découvre en 1902 non pas ce à quoi il s'attendait, à savoir l'exotisme merveilleux des mers du Sud, mais, tout au contraire, la misère des indigènes et le délabrement de la culture polynésienne. A la suite de quoi, de retour en France en février 1905, il publia en 1907 *Les Immémoriaux* sous le pseudonyme de Max-Anély²⁸. Nous sommes véritablement là, avec Segalen, en présence de ce que signifierait, avec le déclin de la littérature, la perte de l'Immémorial, parce que sans son récit fondateur, nourricier et garant de la mémoire collective, une culture est vouée à la destruction.

C'est peut-être (et sans doute) cette rupture avec l'Immémorial qui caractérise ce que Hannah Arendt²⁹ a très tôt diagnostiqué pour l'Occident comme *La crise de la culture*. Il me semble que ce

²⁶ Arthur Rimbaud (1854-1891): *Une saison en enfer* (posth., 1891). Folio Classiques.

²⁷ Gérard Blucher : *L'autre commencement ; archéologie du religieux immémorial*. Ed. Belin, 2011.

²⁸ Victor Segalen (1978-1919): *Les Immémoriaux* (1907). Livre de Poche/Classiques, 319 p

²⁹ Hannah Arendt (1906-1995) : *La crise de la culture* (1954). Folio essais.

qu'Hannah Arendt désigne, au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale comme une rupture de la tradition qui interdit à l'humanité européenne de se constituer un projet porteur d'avenir correspond précisément à la rupture de la mémoire collective avec l'Immémorial. Le déclin et l'appauvrissement de la littérature pourrait en constituer une préfiguration inquiétante.
